

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°54 – décembre 2014-janvier 2015

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

FRIEDRICH SCHLEGEL

Lettre à Ludwig Tieck

Novalis mourut le 25 mars 1801, Friedrich Schlegel était auprès de lui. Au sujet de l'édition des œuvres de Novalis, parues en 1802 sous le titre : *Écrits*, qu'il publie en commun avec Ludwig Tieck, Schlegel écrit à ce dernier :

... Ces jours-ci, Karl Hardenberg [frère de Novalis] est passé chez moi en se rendant à Meiningen où il doit rester un mois environ. Il n'est resté qu'une heure, aussi ai-je aussitôt mis le temps à profit pour lui dire l'indispensable sur l'édition des écrits de Novalis. Il a été satisfait de tout, de la façon que tu l'as organisée et de la façon dont je le lui ai proposé. La biographie, qu'il aura plaisir à faire, doit être indépendante, tu ne dois donc pas l'attendre. Je souhaite de tout cœur que tu fasses commencer l'impression tout de suite, car une grande préface n'est pas nécessaire, et elle peut toujours être imprimée après : le mieux serait encore que nous la fassions en commun quand nous serons réunis. Je pense maintenant que tu devrais prendre dans la première partie ce qui est terminé de l'Osterdingen, ainsi que le fragment de la deuxième partie, en outre, une notice sur ce qu'il t'a dit oralement de la suite, et s'il reste suffisamment de place, le Disciple à Sais. Ensuite, les Hymnes à la Nuit, les Cantiques, et les fragments que je choisirai dans ses papiers, pourraient remplir la seconde partie. Je pense prendre dans celle-ci le meilleur et le plus important des Pollens, Amour et Foi et Europe. Comme ces trois essais dans leur intégralité et leur relation individuelle ne pourraient qu'induire en erreur sur le caractère de l'écrivain, et qu'en revanche les Hymnes à la Nuit expliquent magnifiquement et facilement l'ensemble, je tiens aussi, par conséquent, leur réimpression sans changements pour nécessaire. Karl entre tout à fait dans ces vues, Nov [alis] aussi, et encore dans ses derniers temps, a toujours attaché une importance tout à fait particulière à la perfection de ce travail. Il y a tellement de papiers, que Karl ne peut pas me les envoyer ; j'irai donc cet hiver, une ou deux semaines, voir sur place combien on peut en prendre et quel parti on peut en tirer...¹

¹ Lettre du 8 novembre 1801, citée dans *Poètes du romantisme allemand*, catalogue de l'exposition du Goethe-Institut de Paris, du 28 octobre au 15 décembre 1976.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

THOMAS CARLYLE & NOVALIS

C'est dans le but d'étudier la minéralogie, sous le fameux Werner, que Novalis s'était rendu à Freyberg. Il avait un grand penchant pour cette science, comme à vrai dire pour toutes les sciences physiques, qu'il semble, à en juger par ses écrits, avoir approfondies d'après un grand et original principe, fort différent tant de celui de nos vains faiseurs de théories et de généralisations, que de celui de cette catégorie encore plus mélancolique de gens qui simplement « collectionnent les faits » et, pour la torpeur ou l'extinction totale de la faculté pensante, s'efforcent de s'arranger en recourant à l'usage plus assidu du chalumeau et du goniomètre. Le commencement d'un ouvrage, intitulé *les Disciples à Saïs*, qui devait être, nous apprend Tieck, un « Roman de philosophie naturelle² », fut écrit à Freyberg, à cette époque : mais il resta inachevé, interrompu ; et il se présente à nous maintenant comme un très mystérieux fragment, découvrant des profondeurs scientifiques, où, faute de lumière, notre œil ne peut pénétrer, et que nous avons encore moins de moyens de sonder et de mesurer exactement. Les divers aperçus hypothétiques sur la « Nature », c'est-à-dire sur la Création visible, placés ici dans la bouche de plusieurs « Disciples », diffèrent plus ou moins, presque tous, de tout ce que nous avons jamais rencontré ailleurs. Nous aurons ci-après l'occasion de nous référer plus particulièrement à cet ouvrage.

Les relations que Novalis noua, peu après ceci, avec Schlegel l'aîné (Auguste Wilhelm), et plus encore celles avec Tieck, dont il fit aussi la première rencontre à Iéna, semblent avoir opéré une diversion considérable dans l'ordre de ses études. Tieck et les Schlegel, avec quelques associés moins actifs, parmi lesquels l'on trouve maintenant Wackenroder et Novalis, étaient alors engagés dans leur fameuse campagne contre la Sottise, ou ce qui s'appelait soi-même la « Vieille École » littéraire ; vieille et plutôt méprisable « École », qu'ils avaient déjà, tant par une guerre en règle que par des guérillas, réduite à un grand embarras ; et, de fait, on les considère comme ayant, en définitive, réussi à l'extirper complètement, ou tout au moins à la ramener aux frontières mêmes

² « Physical Romance ». Nous empruntons ici l'interprétation de M. Henri Albert dans sa préface à la traduction d'*Henri d'Ofterdingen*, de MM. Paul Morisse et Georges Polti.

de sa Cimmérie native. C'est, semble-t-il, dans ce groupe d'hommes que Novalis se produisit pour la première fois publiquement comme écrivain : certains de ses *Fragments*, sous le titre de *Blüthenstaub* (Pollen), ses *Hymnes à la Nuit* et diverses compositions poétiques furent donnés dans le *Musen Almanach* de F. Schlegel et autres périodiques ayant la même direction ou une direction amie. Novalis lui-même semble dire que ce fut surtout l'influence de Tieck qui « réveilla la Poésie en lui ». Quant à la réception que ces morceaux trouvèrent, nous n'avons point de renseignement : cependant, Novalis paraît avoir été ardent dans sa nouvelle entreprise, comme dans ses anciennes ; et non moins heureux que diligent.

Dans l'été de 1800, dit Tieck, je le vis pour la première fois, durant une visite à mon ami Wilhelm Schlegel ; et notre connaissance devint bientôt la plus confiante amitié. Ce furent de beaux jours, ces jours que nous passâmes avec Schlegel, Schelling et quelques autres amis. A mon retour chez moi, j'allai le voir chez lui et fis connaissance avec sa famille. C'est là qu'il me lut *les Disciples à Saïs* et plusieurs de ses *Fragments*. Il m'escorta jusqu'à Halle ; et nous jouâmes à Giebichenstein, dans la maison de Riechardts, de quelques autres heures délicieuses. Vers ce temps, la première idée de son *Ofterdingen* lui était venue. Durant une période plus ancienne, certains de ses *Chants spirituels* avaient été composés : ils devaient faire partie d'un livre d'Hymnes chrétiens, auquel il avait l'intention de joindre une collection de sermons. Pour le reste, il était fort diligent dans ses occupations professionnelles ; tout ce qu'il faisait, il le faisait avec conscience ; la plus petite affaire n'était pas insignifiante pour lui.

Les occupations professionnelles auxquelles il est fait allusion ici semblent lui avoir laissé beaucoup de loisir, la latitude de fréquents changements de place, et même de résidence. Peu de temps après, nous le trouvons « vivant durant un bon laps de temps dans un endroit solitaire de la Plaine d'Or, en Thuringe, au pied du « Kyffhaeuser » ; ayant pour principale société deux officiers de l'armée, généraux par la suite ; « solitude où fut écrite une grande partie de son *Ofterdingen*. » Le premier volume de cet *Heinrich von Ofterdingen*, une sorte de roman artistique³, qui devait être, disait-il lui-même, une « Apothéose de la Poésie », fut bientôt publié ; dans quelles circonstances, ou avec quel résultat, nous n'avons pas non plus que précédemment, de renseignement là-dessus. Tieck avait pendant quelque temps résidé à Iéna, et vu longuement Novalis à différentes reprises. Se préparant à quitter ce lieu, il vint lui faire une visite d'adieu à Weissenfels ; il le trouva « quelque peu plus pâle », mais plein de gaieté et d'espoir ; « plein des plans de son futur bonheur ; sa maison était déjà toute prête ; dans quelques mois il

³ Art-Romance.

allait se marier : il parla avec non moins d'entrain du prompt achèvement d'*Ofterdingen*, et d'autres livres ; sa vie semblait s'épanouir en une activité et un amour très féconds ». C'était en 1800 : quatre ans plus tôt Novalis avait désiré et attendu la mort, mais l'heure n'en était point venue pour lui ; maintenant la vie de nouveau est féconde et largement déployée sous ses yeux, et sa fin est toute proche. Tieck le quitta, et ce devait être pour toujours.



Bergakademie, Freiberg.

Dans le courant du mois d'août, Novalis, se préparant à son voyage à Freyberg en heureuse occasion, fut alarmé par une apparition de sang provenant des poumons. Le médecin traita cela comme une chose sans importance ; cependant, le mariage fut retardé. Il se rendit à Dresde, avec ses parents, pour prendre consultation ; il demeura là quelque temps sans que son état s'améliorât ; en apprenant la mort accidentelle d'un jeune frère à la maison, il se rompit un vaisseau sanguin ; et le docteur alors déclara sa maladie incurable. Ceci, comme cela arrive dans ces maladies, n'était nullement l'opinion du patient ; il exprima le désir d'essayer d'un climat plus chaud, mais on le jugea trop faible pour le voyage. En janvier (1801) il retourna chez lui, déclinant rapidement, ce qui était visible pour tout le monde, excepté pour lui-même. Sa fiancée était déjà allée le voir, à Dresde. Nous pouvons citer Tieck pour le reste :

Plus il approchait de sa fin, et plus il attendait avec confiance une prompte guérison ; car la toux diminuait, et, excepté la langueur, il ne se sentait pas malade. Avec l'espoir et l'amour de la vie, un talent nouveau et des forces fraîches semblaient aussi s'éveiller en lui ; il pensait, avec un redoublement d'amour, à tous ses travaux projetés ; il décidait de récrire *Ofierdingen* d'un bout à l'autre et, peu avant sa mort, il dit en une occasion : « Jamais jusqu'ici je n'ai su ce qu'était la poésie ; des chants et des poèmes innombrables, et d'un caractère tout différent de toutes mes productions précédentes, se sont élevés en moi. » A partir du dix-neuf mars, jour anniversaire de la mort de sa Sophie, il devint visiblement plus faible ; plusieurs de ses amis le visitèrent ; et il ressentit une grande joie lorsque, le vingt-et-un, son bon et vieil ami, Friedrich Schlegel, vint le voir d'Iéna. Il eut avec lui une longue causerie ; surtout sur leurs opérations littéraires, à chacun d'eux. Durant ces jours, il était très en train ; ses nuits aussi étaient tranquilles, et il jouissait assez d'un bon sommeil. Le vingt-cinq, vers six heures du matin, il se fit apporter par son frère certains livres, pour chercher quelque chose ; puis il commanda son déjeuner, et causa avec bonne humeur jusqu'à huit heures ; vers neuf heures, il pria son frère de lui jouer un peu du clavecin, et il s'endormit pendant le morceau. Friedrich Schlegel, peu après, entra dans la chambre, et le trouva dormant paisiblement ; ce sommeil dura jusqu'à près de midi, moment où, sans le plus léger mouvement, il trépassa, gardant, resté pareil dans la mort, son doux regard habituel comme s'il vivait encore.

Ainsi mourut, continue l'affectueux Biographe, avant d'avoir accompli sa vingt-neuvième année, notre Ami, dont les connaissances étendues, le talent philosophique et le génie poétique doivent obtenir notre amour aussi bien que notre admiration. Comme il avait tellement dépassé son temps, notre pays aurait pu attendre, de pareils dons, d'extraordinaires choses, si cette mort prématurée ne l'eût emporté : quoi qu'il en soit, les écrits inachevés qu'il a laissés ont déjà exercé une grande influence ; et de beaucoup de ses grandes pensées se communiquera encore, dans l'avenir, l'inspiration, et de nobles esprits, de profonds penseurs seront éclairés et enflammés par les étincelles de son génie.

Novalis était grand, svelte, de nobles proportions. Il portait en longues boucles sa chevelure châtain clair, ce qui, à cette époque, était moins inusité que maintenant ; ses yeux, d'un brun noisette, étaient clairs et lumineux ; et le teint de son visage, surtout celui de son beau front, presque transparent. La main et les pieds étaient quelque peu trop grands, et sans élégance. Son air était toujours aimable et gai. Pour ceux qui ne distinguent un homme qu'autant qu'il se met en avant ou qu'il s'efforce, par une politesse étudiée, par une tenue fashionable, de briller ou de se singulariser, Novalis se perdait dans la foule ; pour des yeux plus exercés, en revanche [il] présentait une figure qu'on pouvait dire belle. Dans ses contours et son expression, sa face ressemblait d'une façon frappante à celle de l'Évangéliste saint Jean, tel que nous le montre le grand et noble tableau d'Albrecht Dürer, à Nuremberg et à Munich.

Il avait le parler haut et animé, le geste ardent. Je ne l'ai jamais vu fatigué : bien que nous eussions causé fort avant dans la nuit, c'était encore parce qu'il le voulait bien qu'il s'arrêtait, par égard pour le repos, et même alors il avait l'habitude de lire avant de s'endormir. Il ne ressentait jamais d'ennui, fût-ce en des compagnies déprimantes, parmi des gens médiocres ; car il était sûr de trouver tout de même quelqu'un, l'un ou l'autre, qui lui apprit encore quelque chose dont il pût tirer profit, aussi insignifiant que cela semblât. Son

amabilité, ses manières franches lui conciliaient partout la faveur : son habileté dans l'art du savoir-vivre était si grande que les esprits les plus ordinaires ne percevaient point combien il était au-dessus d'eux. Bien qu'il se complût surtout, dans la conversation, à déployer les profondeurs de l'âme, et qu'il parlât comme inspiré des régions des mondes invisibles, il était cependant joyeux comme un enfant ; il plaisantait avec une gaîté libre et sans artifice, et participait cordialement aux plaisanteries de sa compagnie. Sans vanité, sans hauteur pédante, éloigné de toute affectation et de toute hypocrisie, il était un homme vrai, ingénu, la plus pure et la plus aimable personnification d'un haut et immortel esprit.

[À suivre]

NOVALIS ET LE SYMBOLISME FRANÇAIS

IV.

Si le courant de cette poésie pure, exposition de la vie intérieure – « darstellung des Gemüths » – qui prend sa source dans le romantisme allemand, s'est brusquement tari dans les sables arides de l'art parnassien, la question se pose, de plus en plus pressante, si l'on pourrait en retrouver les traces dans l'œuvre des *poetae minores* du Romantisme français. A propos du panthéisme de Maurice de Guérin nous avons déjà pu constater une parenté spirituelle entre lui et Novalis.

On sait d'ailleurs combien l'âme du poète du *Centaure* était, selon l'expression de son ami Barbey d'Aurevilly, tourmentée du « mal de l'infini ». Que, pendant son séjour à La Chênaie Maurice de Guérin se livrât volontiers à l'étude des poètes allemands, notamment de Goethe et de Herder, cela ne fait pas de doute. S'y est-il occupé de Novalis ; a-t-il lu ses poèmes ? M. Abel Lefranc, dans sa biographie de Maurice, ne l'affirme pas et se borne à constater que le jeune poète consacrait ses loisirs studieux à s'assimiler la culture allemande. Mais, en matière littéraire il y a des hypothèses, ou pour me servir d'une expression chère à Novalis, des « Ueberzeugungen » qui valent des certitudes. Aussi nous croyons fermement qu'une comparaison un peu fouillée entre le *Journal* de Maurice et celui de Novalis ferait découvrir que leurs âmes avaient en commun un certain fond de résonance qui donne à leurs pensées une tonalité pareille. Il serait peut-être excessif de faire de Maurice de Guérin un précurseur du Symbolisme. Toutefois, si la poésie intime et personnelle proprement dite tient une place bien modeste dans son œuvre, on pourrait y glaner des vers qui, par la fraîcheur de l'inspiration, par une certaine légèreté d'allure, par l'harmonie du rythme, rappellent la « manière » de

Verlaine. Des vers comme les suivants ne sont-ils pas assez « lyriques » pour qu'il convienne de faire quelques réserves au jugement par trop exclusif de Robert de Souza : « On peut hardiment avancer que jusqu'à Verlaine le véritable lyrisme sentimental ne fut point connu en France. »⁴

*Aux jours de mer belle et sereine,
Elle s'en irait par la plaine,
Par la plaine humide volant
Avec les oiseaux et la brise
Dont l'aile gracieuse frise
L'onde pour cueillir en allant
La fraîcheur que l'onde répand.*

Pourtant il est juste de reconnaître que Verlaine, dans ses *Poèmes Saturniens* et dans *La Bonne Chanson* fut le premier à abandonner la défroque exotique et sublime du romantisme et à instaurer une poésie d'états d'âme, harmonieuse et musicale, dont le rythme suit fidèlement la courbe des pensées. Que, si l'on essaye de définir le charme mystérieux, la suggestion invincible qui se dégage des vers de « Il pleure dans mon cœur... », ne faut-il pas avouer que ce charme consiste en la parfaite conformité entre le sentiment et l'image ? Quoi de plus suggestif en effet que d'assimiler la tristesse que, par moments, la Vie distille dans le cœur, et dont le goût amer se fait sentir au bord des lèvres :

*Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écoeure*

.....

au ruissellement monotone de la pluie ! De telles poésies ont l'air d'avoir été faites avec rien, d'être immatérielles comme l'âme elle-même qui s'exhale en une plainte doucement sonore.

C'est de cette poésie que dit Novalis : « diese Poesie kann höchstens einen allegorischen Sinn im Groszen und eine indirekte Wirkung wie Musik haben ».

Et nous comprenons sans peine pourquoi Verlaine en voulait à cette rime riche parnassienne, ce « bijou d'un sou » ; pourquoi il remplace la couleur par la nuance, et quel merveilleux effet il tire de l'harmonie des consonnes, du rythme allitéré et des fausses rimes à l'intérieur, qui brisent le rythme uniforme mieux que l'enjambement des romantiques et des parnassiens. Écoutons encore le dernier tercet de « Mon rêve familial » :

*Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.*

⁴ Robert de Souza, *La Poésie populaire et lyrisme sentimental*.

Par ces allitérations « blanches et noires » jusqu'à trois fois alternées, le poète ne suggère-t-il pas l'impression de pas lents qui s'en vont ; puis avec les deux derniers mots précédents ressaisis, le vers s'étend, sans même une césure, comme en une longueur de 14 syllabes :

..... Elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

C'est la ligne indéfinie des horizons d'outre-tombe, entrevue dans « sa parole ». – De pareils vers montrent clairement que Verlaine, le plus personnel à la façon de Baudelaire, précisément parce que, selon l'expression un peu lourde de Brunetière « il représente l'exaspération de la poésie intime », appartient à la grande lignée des véritables néo-romantiques. Faut-il s'étonner de ce que Verlaine a tiré de l'oubli les poésies de Mme Desbordes-Valmore, dont certaines strophes, pour l'accent, le mouvement et le rythme rappellent exactement sa manière ? Qu'on écoute cette plainte mélodieuse et miséricordieuse qui porte le titre de « Qu'en avez-vous fait ? », que l'on compare :

*Comme un pauvre enfant
 Quitté par sa mère,
 Comme un pauvre enfant
 Que rien ne défend.*

*Vous me laissez là
 Dans ma vie amère
 Vous me laissez là
 Et Dieu voit cela !....*

avec le lyrisme intérieur de :

*Un grand sommeil noir
 Tombe sur ma vie :
 Dormez tout espoir,
 Dormez toute envie.*

*Je ne vois plus rien,
 Je perds la mémoire
 Du mal et du bien....
 O la triste histoire !⁵*

C'est de Marceline Desbordes que Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi* écrit qu'elle était plus qu'un poète, étant la poésie elle-même. Michelet rendit hommage à son grand talent par les paroles suivantes : « Le poète le plus chaleureux du siècle est une femme ». En prononçant ce jugement Michelet a dû se souvenir de

⁵ Verlaine, *Sagesse* III.

poésies telles que : *Rêve d'une femme*, *Prière de femme*, *Souvenir*, *La dernière fleur*, et dans lesquelles le poète a chanté toute sa tendresse, toute sa passion, sa douleur et son deuil en une langue qui était la poésie même. – Ce qui fait le charme de ces poésies, c'est d'abord, la fusion parfaite de l'idée et de l'image, c'est l'absence complète de tout élément oratoire, c'est enfin l'accent strictement personnel qui s'en dégage. Ces poésies n'éveillent jamais l'idée d'avoir été faites « après coup », parce qu'elles ne trahissent aucun effort de composition : elles ont été réellement vécues, elles sont de la poésie personnelle dans toute la force du terme. « Je persönlicher, lokaler, temporeller, eigentümlicher ein Gedicht ist, desto näher steht es dem Centro der Poesie », dit Novalis.

Dans sa belle biographie de Baudelaire Camille Mauclair⁶ fait cette lumineuse remarque : « Quand on ose et sait peindre *sa* vie, on rencontre forcément *la* Vie ». La seule réserve qu'il convienne de faire à cette formule, un peu trop absolue en sa concision, c'est que le poète sache écouter dans son âme ce qu'il y a d'universellement humain, qu'il réussisse à porter les choses temporelles sur le plan de l'éternel et à trouver pour ses pensées une forme parfaitement « révélatrice de l'âme collective ».

Cette forme unique, les grands poètes, tels que Baudelaire et Verlaine la trouvent toujours, et presque en se jouant. C'est que le véritable poète suscite en lui-même l'intuition de posséder un Absolu, de participer au grand frisson de l'ineffable : sa vie intérieure est un poème.

– Il a peut-être manqué à Sainte-Beuve d'être un vrai tempérament lyrique pour réaliser cette poésie intime et personnelle qu'il admirait tant chez les grands lakistes, tels que Wordsworth⁷.

Cette prédilection ne s'expliquerait-elle pas par le fait que le poète des *Poésies de Joseph Delorme*, ambitionnant d'être compté à la suite d'Hugo et de Lamartine, dut se rabattre sur la poésie pittoresque et familière pour se faire un nom ? S'il en est ainsi, il est permis de croire que Sainte-Beuve ne se sentait pas attiré vers la poésie intime par une vocation bien déterminée, mais qu'il jouait son rôle de novateur à bon escient. Toutefois les *Consolations* qui ouvrent selon lui « une veine plus mystique, plus idéale, plus religieuse et morale », assignent au poète une place à part et bien marquée parmi les *dii minores* du romantisme. Quoique ce nouveau recueil soit dédié à Victor Hugo, et que Sainte-Beuve avec sa

⁶ Camille Mauclair, *Charles Baudelaire Sa vie, son art, sa légende*.

⁷ « Les Anglais ont une littérature bien supérieure à la nôtre et surtout plus saine, plus pleine. – Je n'ai été qu'un ruisselet de ces beaux lacs poétiques, mélancoliques et doux » Lettre à M. l'abbé Constantin Roussel, 1861.

flagornerie coutumière le présente comme une émanation de son génie, plusieurs pièces nous semblent plutôt dériver de la veine lamartinienne que de la manière d'Hugo⁸.

Pourtant le spiritualisme de Sainte-Beuve s'enveloppe d'un mysticisme sensuel qui fait entièrement défaut dans les suaves élégies de Lamartine. Le goût du péché est un sentiment très moderne, et c'est peut-être à cause de cela que Verlaine reconnaissait en Sainte-Beuve un ancêtre. On sait d'ailleurs qu'en 1844 Baudelaire envoya ses premiers vers à Sainte-Beuve en ajoutant : « Décidément vous avez raison : Joseph Delorme, c'est les Fleurs du mal de la veille. La comparaison est glorieuse pour moi ».

– Dans son étude sur *La Poésie populaire* Robert de Souza, voulant expliquer la banqueroute du romantisme dans la poésie intime, constate que « le sentiment inspirateur, s'étant enflé, transformé en éloquence, avait faussé sa spontanéité primitive et cette simplicité jamais dévoyée dans la plus tragique passion que garde l'inspiration populaire ». Or, on sait que le romantisme en s'essayant dans la poésie populaire n'a produit que des paraphrases savantes et de froids pastiches, où l'absence de spontanéité primitive se fait cruellement sentir. Ni Victor Hugo dans ses *Chansons des rues et des bois*, ni Béranger, ni Pierre Dupont n'ont été les véritables novateurs de la chanson populaire.

D'abord ils n'avaient pas le sens du mystère et du merveilleux, où se complait l'imagination populaire, et puis, la mesure syllabique de leurs vers ne tenait aucun compte de la valeur des mots, du jeu secret des rythmes, et des harmonies infiniment souples et ondoyantes de la poésie populaire. C'est encore aux *dii minores* du romantisme qu'il faut remonter pour renouer la chaîne qui relie les symbolistes au romantisme allemand. Ainsi Gérard de Nerval, très sensible au charme des vieilles chansons et ballades de sa province natale du Valois, comprit tout le parti qu'il y avait à tirer du vieux trésor national pour la rénovation de la poésie.

Dans la *Bohême galante* il dit : « on parle en ce moment d'une collection de chants nationaux recueillis et publiés à grands frais. Là sans doute nous pourrions étudier les rythmes anciens conformes au génie primitif de la langue, et peut-être en sortira-t-il quelque moyen d'assouplir et de varier ces coupes belles, mais monotones que nous devons à la réforme classique. » C'est aux poètes symbolistes que revient l'honneur d'avoir réalisé toute la rénovation rêvée par

⁸ Sainte-Beuve est ici (c. à. d. dans les *Consolations*) un Lamartine à plusieurs Elvires, dont la chair veut chanter comme chantait l'âme de l'autre » (Barbey d'Aurevilly, Le Pays, 14 mai 1861).

Gérard de Nerval, parce que leur cœur palpitait à l'unisson de la conscience de l'univers.

Qu'on se rappelle le grand cri d'alarme jeté par Hugo en tête des *Orientales* et qu'on veuille bien se rendre compte combien le même appel à l'indépendance est plus sincère dans la bouche de Paul Fort ! C'est que pour les Symbolistes il s'agissait d'une liberté réelle, d'une rénovation du fond même de la poésie, c'est-à-dire de l'inspiration poétique, tandis qu'Hugo ne réclamait en somme que le droit de violer les règles classiques. Et la preuve c'est que les Symbolistes, désireux d'affranchir la poésie de tout ce qui l'entrave remirent en honneur le lyrisme rustique, la rime assonancée des vieilles ballades, les strophes libres moulées sur l'émotion du poète. Paul Fort dans ses *Ballades françaises*, Gustave Kahn dans ses *Palais nomades*, Viélé Griffin dans sa *Cueillette d'avril*, Moréas dans ses *Cantilènes*, Verhaeren dans ses *Campagnes hallucinées* – tous ces poètes, en exaltant l'âme populaire avec son folklore et ses chansons naïves, se trouvent en fin de compte avoir réalisé ce que Brentano et von Arnim avaient tenté dans leur recueil *Des Knaben Wunderhorn*⁹.

Ces poètes comprenaient que la poésie n'est pas, selon l'expression de Herder « ein Privaterbteil einiger feinen gebildeten Männer, sondern eine Welt-und Völkergabe ». L'art parnassien dégénérait en un jeu de mandarins, dont le but suprême consistait en la difficulté vaincue. Seuls les symbolistes comprirent que la poésie s'étirole sur les hauteurs de l'intelligence pure, et que ce n'est qu'en se retrempant aux sources vives de l'âme populaire qu'elle pousse ses plus belles floraisons et jette son plus vif éclat. Car, ce qu'on appelle le divorce de l'art et de la vie, espèce de mysticisme esthétique, cette tendance fâcheuse se manifeste au moment précis où le poète cultive la poésie en serre chaude, de telle sorte que l'art suprême supplante l'inexistence [sic] réalité et devient réellement une sorte de refuge contre la Vie. Cette attitude esthétique en dehors de la Vie convenait merveilleusement à Villiers de l'Isle-Adam, « cet évangéliste du rêve et de l'ironie » selon l'expression de Rémy de Gourmont. Villiers jouissait en spectateur courtois et désabusé de l'illusion grossière qui s'appelle la Vie, et c'est en composant des drames philosophiques tels que *Claire Lenoir* et *Axël*, et des contes fantastiques dans le genre de Poe qu'il trouva le moyen de supporter le spectacle de la Vie jusqu'au bout.

Claire Lenoir et *Axël* sont construits sur la thèse fichtéenne que le monde extérieur n'a de réalité que celle que leur communique notre pensée. « Sache une fois pour toujours – dit l'occultiste, maître Janus à Axël – qu'il n'est d'autre univers pour toi que la

⁹ [*Le Cor merveilleux de l'enfant*, publié en trois volumes de 1805 à 1808.]

conception même qui s'en réfléchit au fond de tes pensées, car tu ne peux le voir pleinement, ni le connaître, en distinguer même un seul point tel que ce mystérieux point doit être en la réalité ». Ou encore dans *Claire Lenoir* : « L'idée est la plus haute forme de la Réalité. Le seul contrôle que nous ayons de la réalité, c'est l'idée ». Et de nouveau dans *Axël* : « Qui peut rien connaître sinon ce qu'il reconnaît ? Tu crois apprendre, tu te retrouves : l'univers n'est qu'un prétexte à ce développement de toute conscience. » – Qui ne voit que Fichte et Novalis ont passé par là ? La dernière citation n'a-t-elle pas tout l'air d'avoir été inspirée par *Les Disciples à Saïs* ? En effet, Novalis fait dire à un des disciples : « Was brauchen wir die trübe Welt der sichtbaren Dinge mühsam zu durchwandern ? Die reinere Welt liegt ja in uns, in diesen Quell. Hier offenbart sich der wahre Sinn des groszen, bunten, verwirrten Schauspiels ; und treten wir von diesen Blicken voll in die Natur, so ist uns alles wohlbekannt, und sicher kennen wir jede Gestalt. »

Il y a dans l'œuvre poétique de Mallarmé un sonnet, dans lequel le Cygne, faisant de vains efforts pour s'arracher à la « blanche agonie » de la glace qui emprisonne son corps, symbolise le poète que la dure réalité qu'il méprise empêche d'atteindre sa vision éblouissante. C'est à ce mépris de la Vie que devait nécessairement aboutir l'esthétique décadente des épigones du Symbolisme mallarméen. Leur ferveur pour l'image évocatrice et suggestive fut telle qu'ils en arrivèrent à ne plus considérer les objets pour eux-mêmes, mais pour le mot qui les représente.

Et ainsi, après de multiples avatars, nous voyons le romantisme dégénérer en un symbolisme hermétique qui pousse à l'excès le souci de faire mystérieux pour faire vrai. « Die Bilder der Romantik sollten mehr erwecken als bezeichnen », a dit Heine. Évidemment Heine a voulu dire par là que selon l'esthétique romantique toute expression par l'art de vie directe ou transfigurée doit tendre au Symbole, c'est-à-dire à la signification qui dépasse la chose signifiée. Pour qu'on ne se méprenne pas sur ses véritables intentions le poète allemand ajoute expressément : « Die Bilder wodurch jene romantischen Gefühle erregt werden sollen, dürfen ebenso klar und mit ebenso bestimmten Umrissen gezeichnet sein als die Bilder der plastischen Poesie. » Car ce serait une erreur de croire que, pour exprimer la réalité qui se dérobe derrière les apparences fugitives, il faille recourir à ces images flottantes, imprécises et vagues, ces « verworrene und verschwimmende Bilder », dont Heine fait justice.

« Le symbole poétique, dit Brunetière, et nous croyons que nul n'a donné une meilleure définition du symbole, le symbole poétique est une fiction concrète, figurée, plastique, mouvante et colorée,

animée de sa vie propre, personnelle, indépendante, capable au besoin de se suffire à elle-même, de s'organiser et de se développer, mais une fiction, dont la « correspondance » est entière avec un sentiment ou une idée qu'elle développe ».¹⁰

Le symbole ainsi entendu est le seul mode d'expression qui convienne à une poésie qui a pour but d'embrasser tout le réel, en poussant vers les frontières inexplorées du Moi. Cette poésie de nuit et de crépuscule que Novalis a chantée dans ses *Hymnes à la nuit*, il se trouve qu'à quatre-vingts ans d'intervalle les Symbolistes l'ont réalisée. Et cette renaissance du romantisme était devenue inévitable du moment qu'au sortir de l'art parnassien et positiviste les Symbolistes, en réintégrant l'idéalisme dans la conception du monde, retrouvèrent du même coup le sens du mystère et de l'Inconnaissable.

Cette vraie poésie, dégagée de tout élément étranger, voilà ce qui constitue l'apport définitif du Symbolisme. Le romantisme français, au contraire, en exaltant une sensibilité particulière et malade, en dédaignant de renouveler l'inspiration poétique en même temps que la forme poétique, a fait fausse route avec Hugo. S'il est une poésie d'intériorité, capable de parcourir toute l'échelle des sensations humaines, depuis l'angoisse pascalienne de Baudelaire jusqu'à la sublime tendresse de Verlaine, en passant par la douce et morbide langueur d'Albert Samain, s'il est une poésie profondément vraie, exprimant la passion sans emphase, aussi riche en modes d'expression qu'elle est inépuisable en ses motifs, une poésie enfin capable de « suggérer tout l'homme par tout l'art », ce ne sont assurément pas les Romantiques qui l'ont inventée. De cette poésie, les *dii minores* du Romantisme ont eu des clartés, des illuminations soudaines. C'est à eux, c'est à Gérard de Nerval, à Maurice de Guérin, à Sainte-Beuve, à Mme Desbordes-Valmore, à Villiers de l'Isle-Adam qu'il faut remonter pour rétablir la filiation entre les symbolistes et le romantisme allemand. C'est dans leurs œuvres qu'on entend par moments le son pur de la vraie poésie lyrique, exempte de fausse sensibilité et de rhétorique ronflante.

Dans sa *Romantische Schule* Haym caractérise en ces termes la grande portée de l'œuvre de Novalis pour la rénovation de la poésie : « mit der grössten Bestimmtheit spricht er es aus, daß im Grunde das große Räthsel des Seins von dem Augenblick an gelöst sei wo der Mensch auf den Einfall gekommen, in sich selbst den absoluten Vereinigungspunkt aller Gegensätze, den Mittelpunkt der bisher getrennten Welten zu suchen ».

¹⁰ F. Brunetière, *Évolution de la Poésie lyrique*, II.

Réunir en soi, par un magistral effort d'intuition esthétique, ces mondes épars, le monde des formes matérielles et le monde spirituel, constater l'identité du Moi et du non-Moi, opérer la synthèse du rêve et de l'apparence, c'est vers ce but que tend tout l'effort du Symbolisme, et c'est par là que la poésie symboliste se relie au romantisme allemand.

C'est en ce sens qu'on peut définir le Symbolisme comme un véritable néo-romantisme. De nos jours il y en a qui regardent le romantisme comme un danger pour l'avenir de la poésie. Les apôtres d'une poésie tout intellectuelle, ceux qui voudraient revenir à une espèce de néo-classicisme, feraient peut-être bien de considérer qu'il n'y a qu'une poésie qui ait quelque chance de durer : celle qui a ses racines profondes dans tout ce que la poésie de tous les siècles a conçu de poésie vraie, celle qui s'inspire de cette parole féconde de Novalis :

« Das Herz ist der Schlüssel der Welt und des Lebens ».

Wunschoten.

L'EUROPE ou la Chrétienté

Prose prophétique et mystique¹¹.

Il fut un temps glorieux et magnifique – Où l'Europe ne formait qu'un seul pays chrétien, – Où la Chrétienté habitait indivise – Ce continent, fait à la mesure de l'homme, – Où un commun intérêt, et de quelle grandeur ! – Unissait, à lui seul, les provinces les plus éloignées de ce vaste royaume spirituel.

Sans grandes possessions temporelles, – Un seul chef gouvernait et liait en faisceau unique – Les grandes puissances politiques.

Immédiatement au-dessous de lui, – Une milice nombreuse, – Dans laquelle chacun pouvait entrer, – Accomplissait ses moindres

¹¹ Cet écrit date de 1799 et n'a jamais été traduit en français.

M. Louis Angé a rendu autant que possible le rythme de la phrase originale. C'est pourquoi des tirets et des majuscules scandent ce rythme sans tenir compte du sens comme si on avait affaire à des vers.

ordres, – Et, pleine de zèle, travaillait à affermir son pouvoir bienfaisant. – Chaque membre de cette compagnie était en tous lieux honoré ; – Et, si le bas peuple, – Pour prix de la consolation ou du secours, de la protection ou des conseils – Qu’il cherchait auprès de lui, – Pourvoyait généreusement à ses besoins divers, – Il trouvait aussi chez les puissants du monde – Aide, crédit et influence, – Et tous prenaient soin de ces élus de l’humanité, – Doués d’un merveilleux pouvoir, – Comme d’autant d’enfants du Ciel dont la présence et l’amitié s’accompagnaient d’un flot de bénédictions. – Une foi ingénue attachait les esprits à leurs oracles.

Avec quel allègement – Chacun pouvait vaquer à son œuvre terrestre, – Puisque ces saints hommes lui faisaient un avenir assuré, – Qu’ils lui pardonnaient ses faux pas, – Qu’ils lavaient et purifiaient les taches de sa vie ! – Sur la grande mer de l’inconnu, – Ils étaient le pilote éprouvé, – A la garde duquel se confiant, – Chacun pouvait mépriser la tempête, – Certain d’atteindre le rivage – Et d’aborder, sain et sauf, dans la véritable patrie.

Ils parlaient, et devant leurs paroles – Les passions les plus sauvages et les plus violentes – Faisaient place au respect et à l’obéissance. – La paix marchait à leurs côtés.

Ils ne prêchaient qu’amour – Envers la sainte et merveilleuse Dame de la Chrétienté, – Dont la puissance divine – Était prête à sauver tout croyant des dangers les plus terribles. – Ils parlaient d’hommes célestes, – Depuis longtemps trépassés, – Qui, par leur attachement et leur fidélité à cette Mère bénie – Et à son divin et tout gracieux Enfant, – Avaient échappé à la tentation de ce monde terrestre, – Avaient obtenu les couronnes du Ciel, – Et dès lors étaient devenus pour leurs frères encore en vie – Des protecteurs puissants et bons, propices et secourables dans le péril, – Des avocats de l’infirmité, humaine – Et d’efficaces intercesseurs auprès du trône de Dieu. – Quelle sérénité ne rapportait-on pas – Des belles assemblées dans les églises pleines de mystère, – Ornées de tableau édifiants, – Peuplées de parfums suaves – Et retentissant d’une musique aux saintes exaltations ! – Là, dans des châsses précieuses, – Étaient conservées pieusement – Les reliques sacrées d’hommes ayant craint le Seigneur. – Et c’est en elles que se révélaient, – Par des miracles et des témoignages magnifiques, – La bonté et l’Omnipotence divines, – Ainsi que la non pareille assistance de ces saints bienheureux, – Tels des cœurs aimants gardent quelques boucles de cheveux, quelques brins d’écriture, – Provenant de leurs chers défunts, – Et ils en nourrissent la douce

flamme qui les consume, – Jusqu'à ce que la mort, tous, de nouveau les réunisse. – On recueillait partout, avec une tendre sollicitude, – Ce qui avait appartenu à ces âmes bien-aimées, – Et chacun s'estimait trop heureux – De pouvoir obtenir ou seulement toucher – Une relique si consolante. – Parfois les grâces divines – Semblaient s'être répandues de préférence – Sur une image merveilleuse ou sur quelque tombeau. – Alors, des quatre coins de la Terre, – Les humains y venaient en foule, – Y déposaient de belles offrandes, – Et, comme récompense, en rapportaient de célestes dons : – La paix du cœur et la santé du corps. – Infatigablement, cette puissante compagnie, – Ouvrière de paix, – Tâchait de faire part à tous les hommes – de cette foi surnaturelle, – Envoyant ses missionnaires dans le monde entier, – Pour annoncer partout l'Évangile de Vie – Et faire régner sur cette Terre, – Comme unique royaume, le Ciel. – A bon droit, le sage conducteur de l'Église – S'opposait aux audacieuses prétentions de la raison humaine – Qui menaçaient l'esprit religieux – Et aux découvertes de la science, – Dangereuses parce que prématurées. – C'est ainsi qu'il défendait à de hardis penseurs – De déclarer publiquement – Que la terre était une planète insignifiante, – Car il savait fort bien – Qu'avec le respect de leur demeure et de leur patrie terrestre – Les hommes perdraient aussi le respect de leur patrie céleste, – Comme celui de leur destinée, – Et préféreraient le savoir borné – A l'infini de la croyance, – S'habituant à mépriser tout ce qui est grand et miraculeux, – Pour n'y voir que le simple effet de lois mécaniques. – Sa cour rassemblait les savants et les gloires de toute l'Europe. – Tous les Trésors s'y donnaient rendez-vous. – La Jérusalem détruite s'était relevée de ses cendres, – Car Rome même était devenue Jérusalem : – La sainte résidence du gouvernement de Dieu sur cette Terre. – Les princes soumettaient leurs différends au Père de la Chrétienté, – Déposant, humblement à ses pieds leurs couronnes et leur majesté, – Et même se faisant gloire de terminer le soir de leur vie – Entre les murs d'un couvent solitaire, dans la méditation des choses de Dieu, – Comme simples membres de ce corps auguste. – Quelle action bienfaisante exerçait ce gouvernement, – Combien il était approprié à la nature intime des hommes, – C'est ce que montrent la prodigieuse floraison de toutes les autres forces humaines, – Le développement harmonieux de toutes les facultés, – La hauteur inouïe que des individus isolés avaient atteinte – Dans toutes les branches des arts et des sciences utiles à la vie, – Et le commerce, partout florissant, – Qui trafiquait des produits matériels ou des créations de l'esprit – Sur toute la surface de l'Europe – Et jusqu'au plus lointain de l'Inde.

Novalis
SCHRIFTEN

— mit dem —

Erster Theil



WIEN BEY CARL ARMBRUSTER.

Novalis Schriften, Wien, 1820.

Wien, bei Carl Armbruster. 1820.

Gedruckt bei Anton Strauß.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2 :** Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3 :** Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4 :** Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5 :** « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6 :** [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8 :** Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9 :** [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10 :** Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12 :** Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13 :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14 :** Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15 :** Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16 :** Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17 :** Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18 :** Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19 :** Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20 :** Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21 :** Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22 :** Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23 :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24 :** Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25 :** Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26 :** Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27 :** Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Document biographique

- Frédéric Schlegel, Lettre à Ludwig Tieck, 8 novembre 1801.

Documents littéraires et témoignages

- Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909.
- Sybrandi Braak, « Novalis et le Symbolisme français » (suite et fin), *Neophilologus*, VII, 1922
- Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté*, traduit par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-14.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2014